

cette nécessité des arrosements, car en ce point la négligence est extrêmement préjudiciable à la valeur des engrais.

Dans l'opération de l'arrosement des tas, il y a deux excès à éviter. Il faut éviter la trop grande humidité, qui ralentit la bonne fermentation et augmente inutilement le poids des engrais. Mais l'autre excès, c'est-à-dire le manque d'humidité, est plus à craindre et plus désavantageux.

HISTOIRE DE LA QUINZAINE.

On ne saurait mieux faire que de profiter des belles espérances de la récolte déjà ouverte sur plusieurs parties de la Province, pour tenir compte de nouveau des progrès de la colonisation et de l'agriculture.

Et d'abord voilà qu'à Montréal comme à Québec on reprend sur un meilleur pied, ou plutôt avec des intentions qui semblent devoir promettre plus d'efficacité que par le passé, le grand moyen des associations pour assurer le succès de l'ouverture des terres et des progrès de l'agriculture. On ne peut que s'affliger qu'il faille de temps à autre remonter ainsi le courage et l'opinion publique en faveur d'œuvres aussi utiles et méritoires que celles des associations agricoles, qui ont pour but de rendre le peuple canadien à la fois plus moral, plus à l'aise et plus maître chez lui. Ce n'est pas que le zèle vers ce but s'éteigne tout-à-fait : non ; la presse et les particuliers ne cessent d'entretenir le feu sacré. La colonisation et les améliorations que réclame, et réclamera encore longtemps, l'état général et encore si peu avancé de notre agriculture, est toujours à l'ordre du jour.

Il se publie, en effet, d'utiles enseignements, de bonnes vues sur les moyens à prendre pour rendre le succès définitif et plus assuré. Des efforts et des exemples particuliers, sur divers points du pays, viennent servir d'encouragement aux indécis et aux retardataires : mais, certes, cela ne suffit pas. Comme en bien d'autres intérêts, il n'y a que l'action générale, et non la parole ou l'action particulière, qui emportera la mesure et l'affermira à toujours. Or cette action générale, c'est la voie de l'association. Déjà cette voie a produit un grand bien ; si grand qu'il suffit de l'étendre à toutes nos contrées agricoles pour y opérer les mêmes bons effets. Oui, malgré les fluctuations qu'ont éprouvées nos associations en faveur de la colonisation et de l'agriculture, il serait bien injuste de nier le bien qu'elles ont fait. Aussi, n'est-ce point tant à revenir sur le passé, à regarder en arrière qu'il faille s'occuper, que de voir devant soi tout cet immense champ de labeur et de bienfaits qu'il reste encore à explorer et à mettre en valeur. A l'œuvre donc, gens d'action, de charité et de vrai patriotisme. L'action vous demande des sacrifices réels, des secours en nature ou en espèces. L'association vous les prescrira et vous les déterminera : à vous d'y porter votre nom et votre générosité. Et quel sacrifice demande l'association qui vient si opportunément de se former à Québec ? trente sous !—est-ce trop ?

On l'a dit, et on le suggère encore tous les jours avec raison, rien de mieux pour réussir dans une association générale agricole, que d'imiter les moyens employés par celles que la religion tient si efficacement sur pied en faveur de la Propagation de la Foi, ou de la Sainte Enfance, ou autres analogues.

Un point sur lequel la presse a cru devoir appuyer instamment dans le nouvel essai que l'on tente en faveur des associations agricoles, c'est d'y employer l'influence du prêtre. Bientôt, en effet, avec cette bonne disposition, si elle est mise franchement en œuvre, on comprendra que le prêtre, ou la religion, dont la mission semble n'embrasser, selon la pensée de Montesquieu, que les intérêts du ciel, sert encore merveilleusement au succès le plus certain de la plupart des intérêts du temps ; surtout au succès des intérêts qui, comme l'art si pacifique de la culture des champs, se rattachent de si près à la moralité des peuples. Que Dieu bénisse donc les nouvelles associations projetées sous de tels auspices et avec de si louables intentions ; et que chacun s'empresse de s'y affilier de nom et d'effet !—Quand on voit tout l'argent dépensé dans les colifichets d'un luxe sans raison comme sans goût, tel qu'on le pratique aujourd'hui, à tel point qu'on peut dire à cet égard avec un auteur du jour, *le beau c'est le laid*, on doit désirer bien fort que les idées deviennent meilleures et les bonnes œuvres mieux comprises.

Après et avec les associations agricoles, on aime à voir que l'enseignement de la culture du sol commence à s'introduire décidément dans les écoles publiques. A cela ajoutons que l'opinion générale en faveur du progrès de notre agriculture est tellement favorable que, malgré le désarroi politique où le pays se trouve aujourd'hui placé, nos ministères successifs, quelque parti qu'ils représentent, se font un devoir d'accorder à l'agriculture et à la colonisation la haute estime que le public en fait. De sorte que, avec un concours efficace de la part de nos gouvernants, quels qu'ils soient, il y a tout à espérer pour une cause que l'opinion, la voie des associations et celle de l'enseignement servent déjà avec tant de mérite et d'utilité.

Outre les écoles déjà connues, où l'on donne, à divers degrés, des connaissances agricoles, on vient d'annoncer que le Collège de St.-Michel, auprès de Québec, va, lui aussi, s'occuper de cette tâche. Il paraît ne vouloir commencer que par la petite culture du jardin, vû peut-être le défaut d'un terrain suffisant pour cultiver plus en grand. Cependant, dans ce cercle limité, si, comme on le promet, l'enseignement est pratique et suivi sérieusement, il y a beaucoup à enseigner, et partant beaucoup à apprendre. Du reste, un cours de cinq années d'études non classiques, peut donner une large part à l'enseignement agricole, le meilleur et le plus pressant pour nous aujourd'hui. Le plus grand nombre des élèves dans toutes nos écoles sont fils de cultivateur. Que l'on prenne un peu plus cette donnée pour point de départ dans la distribution du temps accordé aux diverses matières d'un cours d'études non classiques, et l'on rencontrera justement